

Présidence : Georges Nicolas, Université de Lausanne

Les éditeurs se sont efforcés de restituer le contenu des débats à partir d'un enregistrement sur cassettes. Les passages inaudibles ou incompréhensibles ont été coupés et remplacés par trois points dans des crochets [...]. Dans un certain nombre de cas les éditeurs ont pu rétablir les coupures en faisant appel à leurs notes et à leurs souvenirs. Ces passages sont également entre crochets. Dans la mesure du possible les noms propres cités ont été rétablis en entier. Les noms non identifiables ont été supprimés. En accord avec tous les participants, les mises en causes personnelles ont été supprimées.

1. Georges Nicolas, Lausanne -

L'histoire de la géographie m'a appris qu'il n'est pas nécessaire d'être politiquement correct pour être un bon géographe. J'ai d'ailleurs réalisé une vidéo avec cinq géographes : un colonialiste, un démocrate, un impérialiste, un raciste, un communiste qui tous sont des géographes de renom. Il faut donc se poser la question : « Comment se fait-il qu'en dépit de leurs idéologies, ils ont pu être d'excellents géographes ? ».

Je pense que si l'insertion dans l'infrastructure d'un Etat est une commodité pour unifier provisoirement le champ de la recherche et de l'enseignement d'une géographie, la créativité et l'innovation sont indépendantes des moyens mis à disposition. Ce qui dépend étroitement des appareils étatiques, c'est la diffusion de l'innovation. La plupart des géographes qui ont voulu faire adopter leur point de vue par leurs collègues et par le grand public, ont essayé d'imposer leurs idées, soit par le truchement de l'enseignement, soit par l'intermédiaire de la gestion publique des espaces et des territoires. L'idéal est de créer un circuit fermé sans solution de continuité. Il faut pour cela d'abord organiser ou réformer l'enseignement supérieur, afin de former les maîtres, les chercheurs et les gestionnaires, puis rendre l'enseignement de la géographie obligatoire, dans les écoles primaires et secondaires afin d'éduquer tous les élèves et par conséquent le public potentiel dans l'esprit de la « nouvelle géographie » (j'ai recensé sept « nouvelles géographies » depuis la Renaissance !). Enfin le circuit est bouclé avec l'entrée dans l'université d'étudiants déjà initiés aux rudiments de la nouvelle géographie scientifiquement fondée et politiquement correcte. Cet édifice a été construit dans au moins deux pays. En France, durant la première moitié du 20^e siècle, et au milieu du même siècle en Union Soviétique.

Dans les deux cas cependant, mais surtout en France, des éléments perturbateurs sont intervenus. D'une part en économie capitaliste, il est possible de mettre sur le marché des ouvrages qui ne correspondent pas aux normes officielles et qui en contestent le caractère normatif. Les effets ne sont pas forcément immédiats (je pense à Camille Vallaux (1870, 1945)), mais à terme un potentiel de renouvellement scientifique est à disposition. D'autre part, les crises politiques se répercutent dans les institutions géographiques en raison des liens étroits entre pouvoir et enseignement. Or, les pouvoirs politiques utilisent la géographie, comme tout le reste, en fonction d'objectifs immédiats, tandis que les communautés scientifiques sont soumises à une réévaluation permanente sans échéance déterminée. Par conséquent, les crises économiques et les évolutions politiques permettent à des points de vue scientifiques de resurgir alors qu'on les croyaient disparus.

L'histoire de la géographie m'a également appris que les géographes engagés dans un processus d'institutionnalisation de leur discipline se connaissent fort bien, en dépit des politiques et des antagonismes de leurs pays respectifs. En plus, même lorsqu'ils étaient politiquement d'accord, des divergences pouvaient exister entre eux en ce qui concerne l'explication scientifique. Par conséquent, si la géographie ne se limite pas à l'emploi d'un mot, il faut admettre que toutes ces femmes et tous ces hommes qui n'ont en commun ni une conception du monde, ni un engagement politique, ni un mode de pensée explicatif, utilisent, ce que j'appelle dans la tradition des géographes antiques transmise jusqu'à nos jours par les géographes classiques, « La logique Tout/Partie ».

Dans la logique Tout/Partie, la surface de la Terre considérée comme un Tout, peut être divisée en Parties qui sont en relations spatiales. Les différentes Parties sont, soit spatialement totalement distinctes, soit partiellement

en recouvrement, soit emboîtées les unes dans les autres. N'importe quelle Partie peut être considérée comme un nouveau Tout qui a les mêmes propriétés initiales que le Tout initial à savoir, la Terre. Enfin, des Parties peuvent être mises en relations spatiales avec d'autres Parties et le résultat que j'appelle, faute de mieux, « somme spatiale », peut être posé comme un Tout.

Si toutes les manières de penser la géographie se développent dans le cadre de cette logique spatiale, aucun raisonnement géographique ne se réduit à l'emploi exclusif de la logique « Tout/Partie ». Même les géographes politiques et les géopoliticiens géographes (accusés de vouloir tout ramener à des considérations exclusivement spatiales) combinent la logique Tout/Partie avec un raisonnement causal. Ainsi prenons la manière dont certains d'entre eux ont abordés la question des rapports entre l'Europe et l'Asie.

Dans sa *Politische Geographie*, à l'échelle mondiale, Friedrich Ratzel (1844, 1904) considère l'Europe comme un ensemble d'Etats à population dense, vivant dans la zone politico-culturelle des pays civilisés de climat tempéré septentrional. Ces Etats sont séparés de l'Asie par l'Oural et seule la partie occidentale de la Russie est en Europe. A l'échelle continentale par contre, les Etats européens sont définis par la position septentrionale, intermédiaire ou méridionale, le climat et l'appartenance ethnique (Etat latin, Etat german). Dès lors l'empire Russe, pétri de culture étatique allemande, est en totalité dans l'Europe, alors que dans l'autre cas, il n'y était pas.

Prenons maintenant Halford John Mackinder (1861-1947). Dans l'ensemble de ses textes, il utilise des objets géographiques qui sont indépendants des limites continentales. Les plaines massives du World Island, le climat continental à hiver sec, les steppes sèches et les bassins hydrographiques à drainage continental et arctique. Ceci étant, pour Halford John Mackinder, l'Europe est une entité géographique bordée au nord par les mers gelées en permanence, à l'ouest par l'océan atlantique, au sud par le Sahara mais dont les limites restent largement imprécises à l'est, en dépit du fait qu'il existe une Russie d'Europe.

Prenons maintenant le cas de P.N. Savitsky qui a vécu de 1895 à 1968. Pour lui, le fait essentiel est la continentalité de l'empire Russe et de l'Union Soviétique, continentalité définie par les terres du Vieux continent situées à plus de 800 km des mers ouvertes. Ces terres forment le cœur de l'entité appelée Russie-Eurasie. Il y observe une disposition en zone latitudinales, du climat, de la végétation et de la faune qui fait de la Russie-Eurasie une entité géographique originale.

Jusqu'à ce point, ces géographes utilisent à peu près exclusivement la logique Tout/Partie. On peut évidemment critiquer le point de vue trop « pan-germaniste » de Friedrich Ratzel sur la Russie, soupçonner Halford John Mackinder de déterminisme physique et trouver suspect la volonté de P.N. Savitsky de vouloir à tout prix faire de la Russie-Eurasie un monde à part. Ceci étant, chaque objet utilisé au départ est facilement défini comme une Partie dans un Tout terrestre physique ou historique. Les choses changent quand ces auteurs commencent à raisonner sur les données initiales, qu'ils n'ont à vrai dire pas choisies au hasard. Or, une représentation graphique utilisant les signes TEGEO établis à l'aide de la « Théorie des structures géographique (TSG) » fondée sur la logique Tout/Partie et la logique ensembliste permet de faire le tri en ce qui concerne le domaine des faits géographiques observables et ce qui est issu de la subjectivité et même des fantasmes de ces géographes.

En ce qui concerne Friedrich Ratzel, on constate que les oscillations sur la place de la Russie sur le Vieux continent sont dues à sa volonté de mettre l'Allemagne au centre de l'Europe. Or, il est assez difficile d'y mettre l'Allemagne au centre, si on y inclus l'Empire Russe jusqu'au Pacifique !

Chez H .J. Mackinder, la sélection rigoureuse et originale des caractéristiques physiques qui permettent de définir le domaine continental inaccessible depuis les mers extérieures, cède d'abord le pas à la sélection d'un objet unique censé être géographiquement déterminant : les bassins hydrographiques continentaux et arctiques baptisés dans leur ensemble Pivot Area en 1904. Or, si l'on peut à la rigueur accepter que l'histoire eurasiatique tourne autour de ces bassins, il est impossible d'admettre que la Pivot Area transformée en Heartland en 1919 devienne le lieu de la continuité territoriale entre les Empires mongols et russes d'abord puis l'Union

Soviétique. Les cartes, encore inédites, établies avec les signes TEGEO montrent, en effet, que le Heartland est peut-être le lieu par où transite la « menace jaune » d'Est en Ouest mais aussi la « menace russe » d'Ouest en Est. Mais le Heartland, n'est pas le berceau des Empires Russe et Mongols qui, d'ailleurs, ne coïncident pas géographiquement entre eux. En plus les cœurs de ces Empires sont situés à l'extérieur du Heartland tel que H.J. Mackinder le définit initialement. Les ajouts et les retranchements auxquels il se livre ensuite pour étendre ou rétrécir le Heartland ne changent rien au fait que le fantasme du « péril communiste », héritier du « péril vert » et du « péril jaune », l'emporte sur toute autre considération.

Pour ce qui est de P.N. Savitsky, la dérive est tout aussi claire. Si l'on peut considérer avec sympathie la volonté de cet auteur de trouver l'identité de la Russie dans le fait qu'elle est le seul Etat au monde à être à cheval sur deux continents dans sa continuité territoriale, les cartes TEGEO montrent par contre que rien ne justifie l'affirmation que la Russie est une entité totalement distincte de l'Europe et de l'Asie. Tout d'abord si la continentalité est le caractère distinctif de la Russie, la limite de 800 km ne permet pas d'englober toute la Russie d'Europe dans l'Union Soviétique. D'autre part, si on restreint la limite à 400 km pour y inclure la Russie, la France se retrouve partiellement dans les Etats continentaux. Ensuite, l'analyse des cartes TEGEO montre que P.N. Savitsky propose d'étendre la domination impériale Russe à l'extérieur même des limites de l'Union Soviétique, en Chine continentale et en Iran, en utilisant des conditions climatiques et végétales tout aussi arbitraires que celles sur la continentalité. La vraie raison est que P.N. Savitsky considère que l'impérialisme est légitime dans la mesure où il est « sain », je le cite, et sert le progrès de l'humanité, d'une part et que d'autre part, la Russie est l'héritière de l'Empire mongol.

La causalité utilisée par ces géographes classiques est à la fois naturelle et historique. Mais si on examine les discours actuels sur l'Europe tenus par des hommes politiques non géographes, on constate qu'en l'absence de toute causalité naturelle, un rapport identique s'établit entre la logique Tout/Partie et leur raisonnement géopolitique. Les présidents, premiers ministres et ministres des affaires étrangères de l'Allemagne, de la Grande Bretagne et de la Turquie, pour prendre les exemples étudiés de manière détaillée pour les années 91-92, fondent leurs propos sur les Etats. Ce sont, au sens géographique du terme, essentiellement : 1) les organisations politiques mondiales (comme l'ONU le GATT etc.) ou régionales (comme l'OTAN l'UEO) auxquelles ces Etats appartiennent ou aspirent à adhérer 2) les « valeurs » qu'ils attribuent à ces différents organismes et à leurs propres Etats 3) les Etats avec lesquels ils ont des rapports de proximité politique.

La vision allemande de l'Europe se déploie ainsi dans un champ nord hémisphérique partiel qui fait le tour du monde, à la fois transocéanique et transcontinentale, et qu'on pourrait appeler « Amérasie » (AMÉrique, Europe, Asie). La coupure entre le nord et le sud est totale. Dans cette vision, seul le Proche Orient est géopolitiquement relativement proche de « l'Europe Européenne » et des différentes bordures de cette Europe. Tout le reste du monde est en marge, y compris la Chine et le Japon. Cela montre à l'évidence que le champ géopolitique européen de l'Allemagne ne coïncide pas avec sa sphère économique ou ces deux pays jouent un rôle important. Pour l'Allemagne enfin, l'Europe est en expansion vers l'est du Vieux continent, en particulier, en Russie et dans les anciennes républiques d'Union Soviétique.

La vision britannique de l'Europe est également nord hémisphérique puisque « l'Europe européenne » et ses bordures est et ouest recouvrent quasiment le même champ géographique que celui de l'Allemagne. Mais les frontières de cette Europe sont très floues puisqu'elles englobent dans ses bordures sud la quasi totalité de l'Amérique du sud, la plupart des pays de l'Afrique centrale et australe, l'Inde et un certain nombre de pays d'Extrême Orient. La conception britannique de l'Europe est donc beaucoup plus mondiale et son champ politique plus proche de sa sphère économique.

Le champ géographique dans lequel se développe la dernière « géovision » turque est tout à fait déroutante pour nous. Ce champ géographique est atlantique à l'ouest, nord africain au sud, européen au centre et euro-asiatique à l'est et au nord. Ce grand champ géographique n'est cependant ni eur-centrique, ni turco-centrique. Il génère une sorte de « pan-Europe » où la Turquie, et non l'Europe, se trouve au centre, mais dont les valeurs ne sont pas turques mais universelles. C'est une sorte de projection à partir de la Turquie des valeurs qu'elle attribue à l'Europe. La « géovision » turque de l'Europe apparaît donc comme très externe, car elle est

déterminée par des Etats et des groupes extérieurs à l'Europe. Elle contraste avec les « géovisions » allemande et britannique qui restent très internes puisque, dans les deux cas, les Etats et la communauté européenne à laquelle ils appartiennent, sont au centre du champ géographique européen.

Ma conclusion est la suivante. A la logique Tout/Partie peut correspondre plusieurs types de causalités. La logique et la causalité sont deux choses différentes. Or si cette multi-causalité montre qu'il n'existe pas une géographie mais des géographies, même dans un domaine aussi restreint que la géographie politique et la géopolitique, la possibilité de comparer ces conceptions opposées, pour ne pas dire contradictoires, prouve que la recherche d'un moyen d'expression commun que j'appelle un « langage » fondé sur la logique Tout/Partie est une voie pour créer une interface entre géographes, tout en laissant à chacune de ces géographies, la liberté de l'interprétation des résultats de son utilisation. L'interface est rendue possible par la représentation graphique à l'aide de TEGEO. Quant à l'interdisciplinarité, elle est évidemment au cœur de démarche qui fait appel à la logique, les mathématiques, la linguistique, la sémiologie et l'informatique.

2. Marie-Claire Robic, Paris -

Je vais réagir en tant qu'historienne de la géographie et aussi par rapport à ce qui s'est passé pendant ces deux jours. Je venais dans la perspective d'observer la science en train de se faire, et d'autre part de réfléchir à la question de la dynamique des savoirs en général, de la dynamique des sciences. La base de discussion était l'interdisciplinarité. Au départ de ce colloque, il se trouve qu'effectivement, par le type de propositions que nous avons eues, les débats ont été orientés sur « interdisciplinarité et langage » notamment. Je pensais qu'en particulier, à travers l'interdisciplinarité et les types d'intervenants, à travers l'organisation initiale, par l'IRI et par IKB, on aurait une discussion sur l'interdisciplinarité comme pratique, ou théorie de la pratique et l'interdisciplinarité vue à travers l'analyse que des praticiens pouvaient faire de leur propre recherche et savoir faire, des contraintes, et des innovations qu'ils avaient pu observer à travers leurs propres travaux.

[...] pendant les premières deux demi-journées, je n'ai senti aucune pensée du changement, de la transformation, de la dynamique des savoirs. En prenant de très grande catégories, j'ai été frappée par le fait que l'on ne parlait pas d'une discipline, mais de deux qui étaient [...] la géographie physique et la géographie humaine, qui me semblent ne pas avoir les mêmes problèmes, en tous cas, qui n'ont pas exprimé très clairement leurs problèmes. Et pour reprendre une intervention de la première journée, s'agissait-il de la même discipline lorsqu'on parlait de la géographie de la recherche et de la géographie scolaire ?

Deux choses m'ont ennuyées pendant un certain temps. J'ai eu le sentiment d'une transformation des débats, des esprits et de notre manière de travailler, à travers trois entrées qui étaient déstabilisantes par rapport à cet immobilisme et l'hétérogénéité de la discipline dont on parlait. Déstabilisation à travers le contraste, [entre] une forme d'objectivation de leurs pratiques que donnaient les anciens, (si j'ose dire, même si elle était critique) et [une] déstabilisation à travers les analyses des jeunes en général, qui sont entrés dans un travail de déconstruction de la géographie telle qu'elle est traduite dans les livres. Je crois qu'il y a eu un travail sur la textualité, sur le réseau de la production de la science d'une part et d'autre part, il y a eu un moment qui nous a permis de penser un petit peu autrement.[...], dans l'intervention de Sylvia [Ostrowetsky], lorsqu'elle a dit :« Finalement, nous sommes en train de créer quelque chose, un territoire ».

Je dois dire que je ne sais pas si « territoire » voulait dire un champ, un domaine où l'on peut travailler collectivement parce que nous avons des points d'interrogations du même ordre ou si c'est un « territoire » dans un sens beaucoup plus social qui voudrait dire qu'on construit ici collectivité. On me dit que non, alors je suppose que non, mais il se trouve que c'est un petit peu les deux. Moi c'est quelque chose qui m'a beaucoup intéressée et j'aimerais bien que l'on discute afin de savoir si le sens de nos travaux, c'est de construire quelque chose qui n'est pas de la géographie, qui n'est pas de l'interdisciplinarité, mais qui serait un objet social sur lequel nos diverses compétences, savoir faire, nos divers centres d'intérêts peuvent converger pour produire du neuf, hors de la discipline.

Je disais trois entrées qui m'ont semblé permettre d'avancer. La troisième serait le travail qui a été fait ce

matin, notamment sur la carte avec ces regards divers, et qui montraient que l'on a bien là des rencontres sur des formes de représentation qui sont performatives, et c'est cela qui m'interpelle aussi. On n'est donc pas sur une discipline, on n'est pas sur un problème de discipline obligatoirement, ni d'interdisciplinarité. On serait plutôt sur un problème de création d'un champ de réflexion et personnellement j'aimerais voir trois pôles : un pôle objet qui serait tourné vers le territoire ou l'espace comme pôle objet ; un pôle de la pratique, notre pratique sociale et sa définition ; et un pôle de la langue, que l'on utilisera mais qui permet ce rapport symbolique qu'évoquait Sylvia [Ostrowetsky].

3. Sylvia Ostrowetsky, Paris -

On a pas arrêté de parler d'interdisciplinarité ou de transdisciplinarité comme une espèce de bonne volonté. Il y a des gens qui veulent fabriquer un objet, alors on fait intervenir des sociologues, des géographes. On montre que certains ont bon caractère, d'autres mauvais caractère. Et voilà qu'il apparaît que pour faire agir, il faut faire intervenir plusieurs disciplines. C'est un champ de la pratique tout à fait important. Mais est-ce que l'on peut confondre cela avec une réflexion objective sur les concepts communs qui pourraient nous rassembler, ou les concepts transversaux que nous aurions en commun ?

C'est là que je prends un passage de l'intervention de Alain De L'Harpe qui cite Jean Bernard Racine, [...]. Mais je vais le citer pour vous montrer à quel point on est là incapable de réaliser cette interdiscipline (sic) dont on est en train de parler tout le temps. [...], « nous prendrons [...] le concept ordonnateur de système territorial que nous lierons étroitement aux représentations sociales (relations idéelles) ainsi qu'aux différentes pratiques opérées par les acteurs (relations matérielles) mobilisant et identifiant de nouvelles ressources ». Alors je dis très simplement que lorsque l'on parle de cette manière là, qu'est ce que l'on a fait ? On a été pêcher le mot « représentation sociale ». Ce mot relève de la sociologie ou de la psychosociologie et on en a donné une définition qui est celle offerte par Jean Bernard Racine, géographe, qui appelle cela relations idéelles. Or depuis le début du siècle, on « s'empaille » (sic) entre épistémologue, philosophe, psychosociologue et sociologue sur l'idée même de représentation. Qu'est ce que c'est qu'une représentation ? Qu'est ce qu'une représentation sociale ? [...] Comme je l'ai dit tout à l'heure si notre rapport au monde est fait de langage, il n'y a pas l'idéalité qui se tiendrait toute seule comme cela dans notre tête, il y a des idées dans notre tête, et il faut faire attention à ce que l'on dit.

Des représentations, des idées ou des représentations immatérielles, qu'est-ce que c'est ? De l'autre côté des représentations matérielles, [...], [on peut appeler] « matière » tout le flux de nos pensées. Donc il faudrait mieux parler de physicalité ou d'une matérialité construite physiquement. A partir de ce moment là, pas un sociologue sérieux ne peut être d'accord avec [les relations idéelles]. Si nous voulons réfléchir en terme d'interdiscipline, il ne faut pas aller chercher des définitions appartenant au domaine de la sociologie chez des gens qui ne sont pas sociologues. Il faut savoir à quel sociologue on s'adresse. Si on s'adresse à certains sociologues que l'espace n'intéresse pas, ils n'auront pas la même définition de la représentation. Il me semble que l'on a ici, d'une façon exemplaire, la nécessité d'une discussion entre nous, sur nos concepts fondateurs les plus essentiels, afin que l'on soit au moins d'accord sur les termes.

Le deuxième point sur lequel je voulais insister, c'est qu'effectivement, si nous faisons ce travail et si nous pensons que ce qui va nous intéresser c'est la cristallisation, je reprends un terme de [Maurice] Halbwachs, ce champ nouveau à construire est un champ théorique. Je ne sais pas comment je devrais, l'appeler, mais j'emploie le terme « d'objet ». C'est abstrait, alors qu'après tout, un dispositif spatial de la vie sociale est quelque chose de concret. J'avoue là que je suis dans l'indécision par rapport à une définition rigoureuse de ce que j'appelle moi « dispositif de la vie sociale ». Pour moi, c'est ce qui est construit par les hommes à travers leurs langages, leurs notions et leurs concepts.

4. Nicole Mathieu, Paris -

Je voudrais aussi réagir sur ce qu'ont dit Marie-Claire [Robic] et Sylvia [Ostrowetsky], fondamentalement, pour appuyer l'idée que nous n'avons pas fini le travail, visiblement. Il y a une impression d'inachèvement,

et cela peut justifier que l'on aie envie de se rencontrer à nouveau. Ce qu'il faut essayer de voir, c'est en quoi il y a inachèvement et c'est un peu cette lecture que je voudrais proposer. Je crois que l'on n'a pas vraiment compris ce qui faisait le passage (sic) de chacun de ces mots avec lesquels nous avons joué, c'est-à-dire interdisciplinarité, histoire de la géographie et langage et à aucun moment, on a essayé de cerner ce qui faisait qu'on les avait mis ensemble. Chacun parlait d'un point de vue, insistait plus fortement autour de l'un des mots. Par exemple, tous ceux qui ont parlé sur le texte et sur la carte, ont effectivement souligné cet aspect-là, mais sans qu'on puisse faire le lien avec l'interdisciplinarité et la géographie. Cela veut dire qu'il y a quelque chose de véritablement indispensable pour que l'on arrive à valoriser ce qui a été dit, c'est de revenir aux postures théoriques qui étaient celles à l'amont de notre discours.

Sur la question de l'interdisciplinarité, il faut savoir pourquoi on la pose. Est ce que c'est pour ce que je pense moi, parce que l'on a le sentiment que pour traiter un certain nombre de problèmes actuels de notre société, en particulier, des relations société/nature, il est nécessaire de faire appel à cette chose-là ? Ou bien est-ce que c'est parce que finalement on considère que c'est la meilleure façon de faire de la prospective, de la négociation et de la gestion de conflit. Ce sont des choses tout à fait différentes. La position que l'on a par rapport à la transdisciplinarité n'est pas seulement une question de définition, c'est une question de finalité.

Il me semble que l'on n'a pas été jusqu'au bout de quelque chose qui était tout à fait intéressant, qui a couru à travers toutes les communications. On a parlé, à un moment donné de réalisme et de nominalisme, mais aussi de formalisme et de problématique. C'est-à-dire, qu'est-ce que c'est que la géographie ? Est-ce que c'est ou est-ce que ce n'est pas les deux, d'ailleurs ? Est-ce que c'est une activité de classement et de formalisation des objets géographiques, de leur emboîtement etc., ou est ce que c'est des questionnements ou des paradigmes. Je pense que ce n'est pas la même chose de viser le classement des objets sous l'angle du territoire, de l'espace. Je reprend la communication de [Alain] De l'Harpe. Il parle de « système territorial ». Mais pourquoi n'appelle-t-on plus cela région ou pays ? Qu'est-ce qui fait que cela ne s'appelle plus comme cela ? Quelles sont les questions que nous nous posons ? Est-ce que c'est la question du classement et de la formalisation, ou est-ce que c'est, comme personnellement je pense, des questions vives dans lesquelles on a le sentiment, comme l'a dit [Roland] Breton, que le géographe a son mot à dire parce que cela mobilise son savoir. Là on voit aussi la question du rapport avec l'expression.

Une troisième chose m'a frappée, c'est la question de la langue. Je crois que l'on a pas suffisamment approfondi le rapport qui existe entre la langue et la démonstration. Des critiques ont été faites autour de la carte et de son côté mensonger et falsificateur. Il faut se dire : « Est-ce que la carte a une capacité démonstrative, ou au contraire est ce qu'elle est un brouillage ? ». D'un autre côté, cela veut dire aussi qu'il faut faire la distinction entre ce qui est travail de positionnement lié à la recherche, valeur euristique de la représentation et valeur pédagogique ou démonstrative ou « monstrative » (sic) de la carte. On a mélangé les choses. Il me semble que par la plupart des points abordés, on aurait pu aller beaucoup plus loin, parce qu'il y a une très grande richesse, une très grande profondeur des communications, mais on s'est arrêté en chemin [au lieu] d'établir ces liens.

5. Jean-Paul Hubert, Paris -

Pour reprendre un peu les interventions de Marie-Claire [Robic], de Sylvia [Ostrowetsky] et Nicole [Mathieu], je me demande si l'on ne retrouve pas une certaine ambiguïté dans le colloque, si on n'a pas hésité entre deux questions : comment faire de l'interdisciplinarité ou comment s'en débarrasser en faisant découvrir un nouveau champ ?

On a beaucoup insisté sur le défaut de transparence qui venait de la médiatisation du langage entre le géographe et la réalité. On m'a reproché d'avoir raté les définitions de mon exposé. Je voulais mettre l'accent sur le défaut de transparence qu'il y a dans l'espace lui-même. Ce que j'appelle topologie, c'est la structure du continu. Le fait que dans le continu euclidien on ne puisse se déplacer que dans trois directions, c'est, qu'on le veuille ou non, une limitation, une structure du continu. L'idée de continu peut aller beaucoup plus loin. On pourrait dire que l'on peut se déplacer dans le continu d'un nombre transfini de façons. Il y a des structures du continu, qu'on emploie et qu'on interroge, sans doute, beaucoup moins qu'on interroge le langage. En reprenant l'exemple

de [Philippe] Bachimon, il y a deux façons d'assembler les lieux de cet espace de la surface terrestre comprise dans le district de Los Angeles. [...] On peut dire qu'il y a une représentation mentale d'un certain groupe social. On peut dire aussi qu'il y a deux topologies, deux structures du continu qui sont superposées. Une est faite d'interaction, de flèches, et ces flèches relient des quartiers, elles peuvent être combinées. Une autre est faite de boîtes noires.

Un des problèmes de la géographie, pour arriver à tenir un discours général sur l'espace, sur l'ensemble du globe, c'est d'arriver à généraliser ce genre de représentation. Il me semble qu'il y a deux façons, deux options, et c'était ce que je voulais dire en évoquant la topologie enveloppante et combinatoire. Une option, c'est d'ouvrir toutes les boîtes noires, d'aller voir les habitants de ces quartiers, de leur demander de détailler les interactions qui se déroulent à l'intérieur de leur territoire. Une autre option serait de fermer cette boîte noire, d'aller leur demander quelle boîte ils voient et pourquoi. Ils les voient parce qu'il y a des échanges. Il y a un flux de circulation qui enveloppe chacune des boîtes. D'où la topologie enveloppante. Je crois qu'il y a une autre façon de généraliser l'organisation de l'espace, à partir de ça, en laissant les boîtes fermées. C'était donc cette alternative que j'ai très mal exposée dans le travail d'hier. Je ne sais pas si c'est plus clair qu'hier. En tous les cas, c'est un exemple.

[Jean François] Richard a montré lui aussi un exemple d'une topologie qui sert à construire un objet, une objectivation du paysage. Laissons le problème de savoir si le paysage est un objet. Il est certain que le paysage s'objective, parce que le paysage est continu au départ. Comment [Jean François] Richard réalise-t-il son objectivation ? [...] Première chose, il met un cadre, et ce n'est pas anodin. Deuxième chose, il utilise une topologie déjà classique qui est celle des trois sphères. Au fond, on va avoir un cadre et des discontinuités qui peuvent se déplacer. Ce sera la même chose si on la bouge, on peut les coller etc. Il y a, en fait, une dimension de plus. Je crois avoir compris que cela est une dimension du temps, et un temps différent sur chacune des strates. Tout cela, c'est de la géométrie, de la topologie.

Le temps la géosphère a ses rythmes [...], celui des Etats qui va beaucoup plus vite. Si vous classifiez les Etats en fonction de leurs formes et de leurs rythmes et évidemment du sol physique, qui lui va de plus en plus lentement, il y a [...] filtration du temps sur un feuilletage à l'intérieur d'un compact. Tout objectivation géographique part de ça, et tout discours entre des disciplines demande un accord sur ce genre de choses et une critique de ce genre de choses. Est-ce que l'on veut faire de l'interdisciplinarité ou est-ce que l'on veut s'en débarrasser ? C'est la question il me semble.

6. Marcus Solomon, Bucarest -

En ce qui concerne la manière dont on conçoit la collaboration des disciplines, j'évite la terminologie « inter-trans-pluri », parce que j'ai vu qu'on risque de tomber dans un débat terminologique. Je parle d'une façon générique, d'une collaboration de la géographie avec d'autres disciplines. Il me semble que cette collaboration vise, pour le moment, presque exclusivement les disciplines [dites] humaines et sociales. Elle est trop peu orientée vers les sciences [dites] « lourdes » comme les mathématiques, la physique, la biologie, la chimie, malgré le fait [bien connu] que du point de vue méthodologique, les grandes révolutions de notre siècle sont venues [...] de ces sciences et aussi [...] des sciences de l'information.

La collaboration de la géographie avec d'autres disciplines [me semble] trop peu orientée vers les approches [...] universelles. [...] Pour donner un exemple [...] on [trouve] dans plusieurs exposés [...] des aspects sémiotiques : [...] le déploiement symbolique, [...en particulier dans la] description systémique, [...la présentation de] l'homme [comme] un animal symbolique, [...] la sémiologie graphique etc. Mais ces références, ces allusions [...] ne parviennent pas à se prévaloir des acquisitions [...] de la sémiotique, de la taxinomie [...]. C'est pour cela peut-être que la terminologie langagière [domine]. On parle [...] de langage là où l'on devrait distinguer une typologie de systèmes de signes bien plus nuancée.

Il faut dire aussi quelques mots sur la façon dont on fait référence à la métaphore. [...] on a parlé [par exemple] de métaphore organiciste. Il me semble qu'il faudrait préciser que ces métaphores ne sont pas des métaphores

au sens de la rhétorique classique. Il s'agit de métaphores cognitives au sens des sciences cognitives actuelles, c'est-à-dire de métaphores qui exercent une véritable dictature sur l'approche que l'on adopte. Quelques exemples : la métaphore de [...] liquide [...] dans la théorie de la communication lorsque l'on parle du canal ou la métaphore de boîte noire en cybernétique, ou la métaphore de machine [pour parler du] cerveau comme une machine en intelligence artificielle. Ces métaphores sont des métaphores fondatrices qui décident en grande mesure quel problème on va étudier, quel concept on va introduire, quels résultats on va obtenir et quels aspects seront négligés. [...] on peut même suivre le développement d'une discipline par rapport au changement des métaphores de base adoptées. [Ainsi en] linguistique historique, dans la deuxième partie de notre siècle, suite aux grandes découvertes dans le domaine de la biologie moléculaire, on [voit revenir] en force les métaphores biologiques [...].

[En] histoire et géographie on a [également] parlé de métaphore organiciste. [...]. On a eu [par exemple] des références à la dualité centre-périphérie, [en ce] qui concerne les quatre mythes [fondateurs] de la Suisse [...]. Il me semble qu'en envisageant cette dualité, il faut distinguer deux cas essentiels [...]. Lorsque la périphérie est un bord, c'est-à-dire une frontière entre deux entités hétérogènes alors ce bord, cette périphérie, devient une véritable centralité. C'est à l'aide de ce bord, de cette frontière, que l'on comprend la centralité initiale. [Mais] je pense que l'on doit [aussi] distinguer entre le visible et l'intelligible parce qu'il me semble que la géographie est orientée d'une façon traditionnelle vers le visible. [Ainsi il] est symptomatique qu'une communication ait été intitulée « Rendre le monde visible ». Je pense que cette [idée] doit être envisagé vis-à-vis à une autre [celle de] « Rendre le monde intelligible ». Visibilité et intelligibilité sont en conflit, malgré les apparences. Je veux dire que c'est justement la soi-disant périphérie qui est plus intelligible que la centralité, la centralité [étant] très visible mais moins intelligible. [...] la centralité [est rendue] intelligible à l'aide de la périphérie, à l'aide du bord de la frontière.

[Des communications ont été présentées sur le] le caractère euclidien ou non euclidien de l'espace géographique. Il y a dans ce domaine des grands changements d'attitudes dans la dernière décennie. Déjà dans les premières décennies de notre siècle, on a remarqué que les représentations non euclidiennes sont caractéristiques, [prépondérantes dans] tous les courants de l'art moderne. Mais il est très important de remarquer que l'on considère maintenant que l'espace visuel n'est pas euclidien [et] que la façon dont notre cerveau traite les images visuelles est non euclidienne. Quelles sont les conséquences du caractère non euclidien [de l'espace] pour la géographie ? [...]

Je vais pour [terminer faire] une dernière observation [historique]. Notre siècle a d'abord été marqué par une marginalisation de la matière par l'énergie [puis], dans sa deuxième moitié, la matière et l'énergie [ont été marginalisées] par l'information. [Or] j'ai l'impression que le mot information est encore utilisé, à ce que je peux me rendre compte, dans le domaine de la géographie, dans le sens de : « langage quotidien ». [Ainsi] le fait que le paradigme de la complexité, qui est aujourd'hui parmi les plus importants paradigmes universels, est revenu assez rarement dans les communications présentées, [montre à mon avis] l'insuffisante connexion [de la géographie] avec les sciences de l'information.

7. Roland Breton, Paris -

Les questions essentielles, qui sont sous-jacentes dans tout ce qui vient d'être dit, sont celles de langage, d'objectivation et de représentation du monde. Ce qu'a montré [Michel] Sivignon ce matin, c'est que le fait élémentaire que la carte est un langage comme un autre, et que, comme tout discours et comme tout langage, elle permet de mentir. Cela dépend du l'usage qu'on en fait : on peut mentir innocemment, on peut mentir volontairement, on peut truquer. Il y a un très bon ouvrage américain qui est intitulé : « Comment mentir avec des cartes ». C'est un ouvrage réalisé par un géographe qui montre effectivement qu'il faut savoir utiliser le langage cartographique, l'utiliser à bon ou à mauvais escient, mais de toute façon l'utiliser.

Pour le discours, c'est la même chose. Il y a trente ans, Paul Vennes avait démontré que toute histoire était une construction, comme un récit, comme un roman ou un scénario, et qu'il n'y avait pas de loi de l'histoire et que c'était tout du domaine du fantasme, de la construction pure. On arrive à des a priori qui sont évidemment

impressionnants et qui devraient être décourageants dans l'exploration scientifique. Pourtant, je suis de ceux qui pensent qu'effectivement, le langage de la carte, la sémiologie graphique est quelque chose qui a été bien débroussaillé, bien expliqué par des gens comme [Jacques] Bertin et d'autres. Il y a là un langage que l'on peut utiliser avec une très grande rigueur, peut-être avec plus de rigueur encore que l'énoncé discursif d'hier.

On nous a montré comment nos collègues jouent, qu'ils le sachent ou non, avec des procédés rhétoriques qui nous éloignent un peu de la rigueur scientifique les langages spécialisés que sont le langage chimique ou le langage mathématique qui peuvent s'énoncer sans faire des phrases, en français, en anglais ou en n'importe quelle autre langue, puisqu'elle sont lisibles dans tous les pays du monde. Est-ce que parmi les langages dont nous disposons, le langage cartographique est plus sûr, plus objectivant que le discours verbal ? Peut-être, à condition de l'utiliser avec rigueur.

[Michel] Sivignon nous a montré un certain nombre de cartes. Elles sont diaboliques, par certains côtés, peut-être ethnographiques, des Balkans entre autres, du siècle dernier jusqu'à nos jours. Ceci suppose évidemment du bricolage ou du tripatouillage, à partir de la légende, à partir de la classification des données, à partir de l'étalement des données sur des circonscriptions et, de la non utilisation ou l'utilisation perverse de toutes sortes de procédés. Il n'empêche que même pour les Balkans, et même pour l'aspect le plus épineux ou le plus dangereux ou le plus dramatique, le déclenchement des guerres de l'ex-Yougoslavie, le dernier recensement Yougoslave de 1990 avait été suivi de publication de chiffres, avant que ne partent les coups de canon et de fusils. On avait abouti, en Yougoslavie et même en Amérique (je ne sais pas si cela a servi à Dayton ou non) à des cartes très exactes, précises, modulées, pas simplificatrices. Ce n'étaient pas seulement des majorités qui étaient représentées, en éclipsant totalement les minorités. Il y avait une représentation précise à grande échelle, modulée, des différentes proportions de population dans toutes les parties de la Bosnie et de la Croatie et de la Serbie etc. Donc on peut faire foi en un certain nombre de représentations qui sont les nôtres, et qui étaient peut être faites là par des démographes, des agents du recensement, ou par des gens de la CIA. Aux Etats Unis, j'en ai vu de très belles, en couleur à partir du recensement de 1990. Ce sont des outils qui sont à notre disposition.

Tant que l'on ne s'entend pas sur des règles, comme l'a démontré [Jean-François] Richard, [...] de nomenclature, de terminologie, de disposition dans notre espace qui est la carte, la feuille de papier, on peut arriver à des distorsions, à des représentations fausses. Mais on peut aussi arriver à de bonnes représentations, à de bons exposés et à objectiver mieux le sujet qui nous intéresse par la représentation graphique, parce qu'on le traduit en objet. C'est dangereux, parce que l'objet est plus frappant que l'énoncé du discours. Je laisse la question ouverte.

8. François Audigier, Paris -

La précédente intervention me fait réagir sur deux points. La première c'est que je ne pense pas que [Paul Vennes] tombe dans un relativisme absolu et que c'est un débat permanent entre récit historique et récit de fiction. J'aurais envie de vous renvoyer [à d'autres auteurs français et allemands qui ont] écrit des choses tout à fait essentielles sur la question de l'écriture de l'histoire, justement sur la question du fait qu'on écrit un futur passé. Je ne vais pas aborder la question mais tout de même [si] l'on écrit pour communiquer, on fait de l'injonctif et du performatif, c'est-à-dire que quand on écrit pour communiquer, on écrit pour convaincre. Il est sûr qu'il y a un rapport à la vérité, mais il y a d'abord aussi le fait que l'on s'adresse à des gens et que l'on écrit pour convaincre.

La deuxième remarque que je ferais rapidement, c'est que je n'ai pas du tout entendu l'intervention de [Michel] Sivignon de la même façon que vous. [En s'adressant à Michel Sivignon] : je ne me fais pas [votre] interprète [...]. C'est mon interprétation. Je n'ai pas eu l'impression que vous {[faisiez une] distribution de prix ou [que] vous présentiez des cartes plus ou moins fausses, mais que vous posiez la question fondamentale : à partir d'un objet particulier qui est la possibilité de faire une distribution spatiale de critères dit ethniques, avec tout ce que cela recouvre, autrement dit, on va construire un « truc » qui va s'appeler l'ethnie, à partir d'éléments qui sont soi-disant objectivables et discrétisables dans l'espace ; à partir de là, on produit nécessairement de la

division spatiale, donc de la division sociale, donc de la division politique.

Il y a des tas d'interrogations qui sont très fondamentales et qui pour moi ont un écho sur deux points. Le premier et là je vais reprendre une banalité, nous nous exprimons avec le langage naturel en permanence. Les mots sont les choses et la réflexion sur la cartographie qui nous a été proposée nous montre bien qu'en permanence, les langages sont des constructions. Il y a bien sur un double contrôle. Il y a le contrôle du projet de communication qui est derrière, et vous l'avez bien illustré, me semble-t-il, ce matin en montrant bien à quelle période et où se situait cette production. Le deuxième point, c'est le contrôle du réel ; là aussi il est en permanence médiatisé par des sources qui sont elles aussi construites. De mon point de vue de didacticien, qui s'intéresse donc à des questions d'enseignements, je regrette en permanence, de ne jamais savoir lorsque nous avons des documents, des sources à travailler avec les élèves, par exemple de ne jamais savoir comment ces sources sont construites. C'est-à-dire justement quelles médiations y a-t-il entre la réalité et ces sources et donc quelles relations.

Je termine à partir des réflexions que proposaient Nicole [Mathieu] tout à l'heure. Tu as dit qu'il y avait deux choses, si j'ai bien compris. Il y avait une géographie qui allait faire un classement, par exemple à partir de systèmes territoriaux, de régions etc., et une géographie qui s'interrogeait à partir des questions vives. Et on se disait que finalement, la géographie, parmi d'autres disciplines, parmi d'autres approches, avait quelque chose à dire. Du point de vue de l'enseignement, j'entends ceci de façon extrêmement vive, parce qu'il me semble que nous vivons encore aujourd'hui dans une sorte de résidu de période où on se disait qu'en enseignant et en transmettant le premier type de construction, on ouvrait à la résolution du second. C'est-à-dire qu'il y avait une sorte de continuum entre une présentation prédécoupée du monde par les espaces politiques etc., et la résolution des problèmes que la société se posait. Or aujourd'hui, nous savons de pratique que cela ne fonctionne plus. On voit bien que ce que j'évoquais hier matin et que je ne reprends pas, toute la difficulté de relation entre ce qui peut s'enseigner à l'intérieur des institutions scolaires et le sens que cela peut avoir pour les individus qui reçoivent cet enseignement, puisque encore une fois c'est un enseignement qui devrait leur servir dans la vie. Je terminerais sur une dernière remarque, la question pour l'enseignement dont je m'occupe n'est pas de savoir s'il faut mettre un peu plus ou un peu moins de nouvelle géographie, mais c'est de savoir quel est le monde que nous voulons donner à penser aux générations futures.

9. Olivier Orain, Toulouse -

Une petite réaction par rapport à ce qu'a dit Roland Breton sur la mise en exergue de figures de rhétorique chez [Roger] Brunet. Est-ce que cela pourrait vouloir dire, [...] un manque de scientificité ? Il me semble qu'il y a deux choses fondamentalement différentes. Dans ce que j'ai travaillé : le corpus des textes critiques des années 1970, il y avait une critique qui disait : « oui, la géographie ancienne est trop littéraire ». Il y avait un très gros implicite là derrière et en fait, on en venait à dire qu'une langue littéraire, c'était une langue qui ne faisait que de la « mauvaise science ». Il n'y avait pas, sur ce genre de chose, de définition de ce qu'était le littéraire et par ailleurs, [que] c'était mélanger deux choses. D'une part la façon dont on veut rendre performatif l'acte de communication que l'on est en train de fournir, et d'autre part, l'administration de la preuve, qui sont deux choses à la fois complètement liées et en même temps dissociées. Il y a donc deux dimensions discursives : la rhétorique et la dialectique. Je ne pense pas qu'un texte qui utilise énormément de figure de rhétorique comme c'est le cas de [chez Roger] Brunet, soit forcément un texte qui fasse de la mauvaise science.

Je pense à un exemple très caractéristique, qui est considéré par beaucoup de gens, notamment par Marie-Claire Robic, comme l'un des meilleurs textes de [Roger] Brunet : « La Champagne et les Champs ». Ce texte qui a été publié dans *L'espace géographique* [...] est construit sur la métaphore de l'électromagnétisme. Il a un pouvoir euristique très fort qui est validé par un ensemble d'opérations d'administration de la preuve. D'un côté on a une figure littéraire, une métaphore, et de l'autre côté, on a un appareil de l'administration de la preuve. Il n'y a pas une incompatibilité. [...]

10. Patrick Seriot, Lausanne -

En tant qu'un des rares non géographe parmi les géographes, je voudrais dire dans cette réunion relativement interdisciplinaire, qu'on peut avoir en commun des discussions sur le mode de construction, sur les objets de savoir. J'aimerais beaucoup aller chez les voisins et leur demander : comment vous faites pour construire vos objets ? Il me semble, a priori, qu'il est aussi difficile : en géographie de définir une région, un territoire, un espace ; en linguistique de définir les limites d'un dialecte ou d'une langue ; en ethnographie de savoir où commence et où finit une ethnie ; [enfin de manière générale de dire] qu'est-ce que le Tout et qu'est-ce qui est la Partie ? C'est peut-être plus facile en biologie de savoir où commence et où finit une espèce, mais enfin je n'en suis pas tout à fait sûr. On a certainement à discuter de chose comme cela , c'est-à-dire de questions véritablement épistémologiques. Comment faites-vous pour construire votre objet, quels sont les modes de validation de ces objets, et est-ce que nous tous, qui buttons sur des problèmes de continu et de discontinu, on n'aurait pas à voir ensemble comment on sort de ce genre de problèmes ?

11. Michel Sivignon, France -

Merci à notre ami [François] Audigier , parce que je crois qu'il a dit ce que je voudrais simplement spécifier un peu plus. Il y a deux attitudes [...] : il y en a une qui consiste à dire voilà, nous voulons faire de la bonne cartographie et pour faire de la bonne cartographie, je suggère telle ou telle méthode. C'est le sujet de l'intervention de [Georges] Nicolas tout à l'heure. Moi, je dis quelque chose de tout à fait différent. Je fais une étude d'un corpus et j'essaie de placer ça dans son contexte historique. Et je dis, par rapport à une question donnée, en l'occurrence la variété ethnographique des Balkans, nous savons ce qui a été produit depuis deux cent ans. Il y a des choses que je n'ai pas eu le temps de dire, par exemple, qui a fait les cartes, à quelles professions ces gens-là appartenaient. Il est bien clair qu'ils n'étaient pas tous géographes. Je pense même que pour la plupart, ils ne l'étaient pas du tout. Mais aujourd'hui, si l'on regarde la question balkanique de ces cinq dernières années, on a eu dans les deux quotidiens que je lis à peu près régulièrement, au moins une carte par jour de la Yougoslavie. C'est-à-dire que cela vous fait au total un corpus d'un millier de cartes pour ne parler que de quelques quotidiens de la presse française. Peut-être que se sont toujours les mêmes, mais leur fréquence est intéressante. C'est là-dessus que je travaille.

12. Sylvia Ostrowetsky, Paris -

[...] Comme nous avons une réunion pluridisciplinaire, hier soir j'avais préparé un topo sur la définition du « formant », du signe, etc. [et] de la façon dont j'avais fait ma thèse [...] Je n'ai pas pu en rendre compte ce matin parce que nous ne sommes pas un séminaire de sémiotique de l'espace, et parce qu'il m'aurait fallu plus de vingt minutes. Alors je demande à certains collègues de comprendre qu'ayant à intervenir vingt minutes sur une thèse qui pour moi a duré dix à quinze ans avec trente mille fiches sur ordinateur, je leur demande de ne pas croire que je n'ai fait qu'aborder la question de la sémiotique.[...] J'ai écrit neuf quatre vingt quatre pages pour cette thèse, [mais] j'ai coupé [ce que j'avais préparé] parce que je savais que je n'arriverais pas à tout présenter dans le détail. [...].

Je voulais dire [d'autre part] à Nicole [Mathieu] qu'il ne faut pas, à mes yeux, regretter que certaines choses n'aient pas été au bout, parce qu'en fait, c'est une sacrée ouverture. Je crois que le collègue qui est intervenu avant moi a bien dit que nous définissions les conditions de production de nos savoirs, que nous les échangeons, et là nous ferons un travail positif, mais cela demande une sacrée patience des uns vis-à-vis des autres. Moi qui ne suis plus une géographe, je vous ai écouté pendant deux jours avec beaucoup d'attention, mais est-ce que vous auriez fait preuve de la même attention si je vous avais parlé de ma sémiotique de l'espace ? C'est un véritable problème, c'est pour cela que la pluridiscipline est une réelle difficulté si on veut la prendre au sérieux.

13. Alain De L'Harpe, Genève -

[...] la définition de la « représentation sociale » est bien de Jean-Bernard Racine. Par contre les termes d'« idéal » et de « matériel » sont plutôt de moi. Donc je ne voudrais pas qu'il y ait une confusion avec Jean-Bernard [Racine] qui ne se reconnaîtrait peut-être pas dans ces définitions. J'ai employé « idéal » dans le

sens d'un schéma cognitif par opposition à quelque chose de plus concret, de plus visible, que j'ai appelé « matériel ». [...] le terme n'est [peut-être] pas approprié, mais en tout cas, il ne fait pas partie de la définition de « représentation sociale ».

J'aimerais encore intervenir [...], sur le fait que [...] ce terme de représentation sociale émane de la sociologie [pour faire] mon mea culpa. [...] en géographie, on utilise beaucoup de termes qui proviennent soit des sciences humaines, soit d'autres sciences. [...] on s'est approprié ces termes en changeant quelques modalités, et [...] on croit être ainsi [qu'ils sont] devenus géographiques. [...] il est vrai que parfois il faudrait faire la généalogie des termes que l'on emploie pour savoir d'où ils viennent. [...] C'est peut-être le point faible de l'énoncé d'une définition, que l'on n'a peut pas reprise dans son contexte initial.

14. Nicole Mathieu, Paris -

Je voudrais rebondir sur la courte intervention de Patrick Seriot. Je crois que le prolongement de ce que nous avons fait est un prolongement sur l'échange de fond, sur le mode de construction de nos objets comme il l'a dit, et sur un travail de confrontation qui demande de la patience. Cela demande aussi que l'on ait un véritable échange de nos références, de notre corpus. Mais je pense qu'il faut le cibler autour de quelques concepts qui nous sont quand même communs. On n'est pas là pour n'importe quoi ou n'importe quel objet. Il y a toute une série de concepts, mais il y en a qui ont été fortement manipulés. On peut citer espace, dispositifs spatiaux, système territorial, région. Dans la durée, cela a été pris pareillement par la sociologie et par les linguistes, et il me paraît important de délimiter cela.

Je reprend ce qu'a dit Marie-Claire Robic, [...]: « il ne faut pas se contenter que de ça ». Je crois qu'il y a [...] comme un moment historique dans lequel on est en train de se demander ce qui est le changement de nos objets, un moment de « réinterrogation » si vous voulez. C'est visible dans la communication d'Olivier Orain. Si il a repris la lecture de l'expression de la transparence chez Vidal de La Blache, ce n'est pas pour le plaisir de nous en parler. Cela nous renvoie aux questions que nous nous posons aujourd'hui. Je pense qu'il est aussi important finalement de réfléchir sur ce rapport entre épistémologies et ce qui change dans nos questions. Pour moi, ce qui change, c'est le retour de cette notion de matérialité, le retour de la nature, le retour de quelques concepts, et même celui de milieu, qui finalement nous renvoie à un changement. Il me semble que c'est sur cela qu'il faut aller plus loin.

15. Roland Breton, Paris -

J'aimerais souligner quelques dimensions sur lesquelles nous n'avons pas beaucoup réfléchi mais qui me viennent à l'esprit maintenant. Je ne critiquerais pas, mais je mentionnerais la valeur stylistique variable de certains exposés de nos collègues que nous aimons, pour dire que la dimension de la beauté est une chose à prendre en compte aussi bien dans le langage que dans la carte. C'est vrai, nous aimons, nous recherchons, un discours qui est agréable. Il y a plusieurs procédés pour le rendre agréable, comme une carte qui est belle. Mais attention, il n'y a aucun rapport évident entre la vérité et la beauté. On peut faire passer, avec un très bon style, des contre vérités comme avec une très belle carte quelque chose qui est complètement faux. C'est quelque chose d'agréable, c'est à prendre en compte, mais c'est un instrument. Du temps où les Russes publiaient des livres de géographie, leurs cartes étaient ignobles, elles étaient grises, mais il y avait des choses à en tirer. Ils n'avaient simplement pas de moyens.

Il y a aussi une dimension qui nous a un peu échappé, bien que nous ayons parlé beaucoup de langage et de langue, heureusement d'un côté et peut-être malheureusement de l'autre. Nous sommes tous francophones ici, nous n'avons envisagé les questions qu'à l'intérieur du monde de la représentation, à travers la langue française. Au moment où est arrivée la question de la perméabilité avec les recherches des Russes ou d'autres, on s'est aperçu qu'il fallait passer un obstacle qui est celui de la traduction, celui de la construction à l'intérieur d'une sphère linguistique de systèmes qui ne sont pas forcément ceux d'un autre système linguistique. Je parle là de langue, et non pas de langage, c'est quelque chose à laquelle nous devons aussi penser.

Je pense à ce qu'a dit [François] Audigier hier et qui était très important. Mais là aussi ce n'est valable qu'à l'intérieur de notre sphère française. C'est que, la géographie et la didactique de la géographie, est quelque chose de très important chez nous, de très développé en France et d'institutionnalisé et qui a un but et une finalité. Même quand on ne faisait pas d'instruction civique, la valeur de propagation de la géographie et de l'histoire dans notre public enfantin est général, obligatoire sur une dizaine d'années. C'est quelque chose de valorisant pour nous, pour notre culture, parce que nous avons finalement produit un milieu humain qui a une certaine conscience, une connaissance, même si les gens détestent l'histoire, détestent la géographie. Au moins ils ont un minimum de connaissances qui nous stupéfient quand nous sommes dans d'autres univers culturels. L'inculture des jeunes Américains ou de l'Américain moyen en matière d'histoire et de géographie est quelque chose de phénoménal. Je ne parle pas de l'élite qui est aussi bien formée que nous. Je ne veux pas encenser l'éducation nationale qui nous a fait vivre pendant quarante ans et vis-à-vis de laquelle nous avons beaucoup de critiques à formuler, mais globalement le legs est impressionnant.

16. Georges Nicolas, Lausanne -

Je me suis forcé, dans ma dernière intervention, d'essayer de lier l'interdisciplinarité, l'histoire de la géographie et le problème du langage. C'était peut-être un peu tard, mais j'ai tenu à le faire. Je crois qu'il le fallait puisque apparemment, si j'en juge par certaines interventions, cela n'avait pas été fait.

Ceci étant, il faut se méfier d'un certain nombre de pièges quand on est dans des réunions interdisciplinaires. J'en ai pratiqué beaucoup et j'ai aussi animé des équipes interdisciplinaires. On ne peut pas adopter une attitude d'élucidation réciproque de tous les concepts en circulation, ou des choses comme cela, parce que on n'arrive pas à s'en sortir. En effet, on trouve, toujours d'autres niveaux à élucider, pratiquement jusqu'à l'infini.

Par contre, l'idée de s'intéresser au mode de construction est très intéressante. Je l'ai pratiquée avec un certain succès avec un collègue linguiste qui est ici, à condition que cela soit orienté non pas vers l'élucidation du point de vue de celui qui est en face de nous, parce que c'est à lui de faire ce travail, mais vers la création des conditions de communication entre lui et nous. Je pense ainsi qu'il faut déplacer la réflexion et la recherche vers les conditions de la construction de la communication entre géographes et non géographes.

D'abord avec les non géographes, car tout de même soyons modestes, non seulement nous sommes dans le monde francophone, mais en plus je ne pense pas que nous représentions toutes les tendances actuelles ou toutes les géographies françaises actuelles, il y en a bien d'autres. Ensuite, [il faudrait chercher à améliorer les] relations entre géographes, [sans chercher à unifier les géographies]. Lorsque je vais à l'étranger, après avoir projeté les mappes que vous avez vu, si on me dit « je n'ai rien compris », cela me pose quand même quelques problèmes. Au contraire, si l'on me dit : « Oui, tiens, nous avons compris ceci », qui n'est d'ailleurs pas forcément ce que j'avais voulu y mettre, je peux arriver à communiquer. [Dans les deux cas cependant, je ne cherche pas à expliciter au préalable tous les concepts, toutes les méthodes et les techniques que j'utilise car je sais que c'est matériellement impossible. Par contre, je cherche à créer les conditions d'une communication minimale en réservant le temps d'engager le dialogue avec mes interlocuteurs. L'histoire de la géographie et l'histoire des sciences nous apprennent que les chemins qui s'efforcent de privilégier la communication sur la normalisation sont quand même beaucoup plus efficaces et prometteurs.

17. Geoffrey Parker, Birmingham -

[Je vais présenter] mes observations comme rapporteur. Quand je serai en Angleterre, je ferai en anglais une synthèse critique de ce qui s'est passé ici. Une chose sera très intéressante pour vos collègues anglais et américains : c'est la distinction entre la langue et le langage. Ce ne sera pas très clair pour eux car il n'y a pas deux mots distincts en anglais. Il n'y a qu'un : « language ». Il n'y a pas d'autre mot en anglais. C'est une question de linguistique : qu'il y a-t-il en anglais comme mot pour dire cela ? On peut dire « tongue », mais c'est un mot archaïque. Ce n'est pas habituel. C'est peut-être un exemple des difficultés de traduction de concepts français peu usités dans d'autres langues. L'idée d'un langage spatial, est également quelque

chose qui n'est pas très courant. Naturellement, il y a des dictionnaires de géographie, mais on y trouve pas la distinction entre langue et langage. Nous avons eu une discussion hier sur la question de terminologie, et cela est intéressant pour moi, car la distinction entre langue et langage pourrait être développée. Cela m'intéresse beaucoup, et le mettrai dans mon rapport en anglais.

L'idée de « language terminology » comme sémiotique non verbale, comme grammaire spatiale sont également des concepts qui ne sont pas très développés, mais ils [sont utiles]. Je voudrais bien avoir plus de précisions sur la méthodologie. Comment va-t-on passer du paysage au langage ? Je voudrais bien avoir des exemples aussi par rapport à l'application de cette grammaire aux sous disciplines de la géographie. Comment peut-on appliquer ces idées aux sous-disciplines comme la géographie politique ? J'aimerais bien faire la connexion entre ce qui se passe ici et les recherches que nous faisons ensemble sur cette question. Dans la géographie politique, par exemple, nous avons des objets. La question ici, c'est de trouver qu'est-ce que c'est qu'un objet. Est-ce que c'est quelque chose subjectif ? En géographie politique, se sont les Etats qui sont les objets, mais ils ne sont pas matériels. Comme vous avez dit, on peut dire que ce sont des concepts, mais des concepts qui ont une morphologie spatiale très précise. On peut donc étudier la morphologie des Etats.

Je suis aussi intéressé par la question de la géographie comme science. [...] En anglais, nous avons des relations de la science et de l'histoire et la question est : « Quelle est la place de la géographie ? ». Est-ce que c'est dans les sciences ou est-ce que c'est une sorte de science humaine ? C'est toujours la question de la « parenté » des géographes qui est assez difficile. M. [Hervé] Gazel a dit qu'il y avait une différence entre les sciences cognitives et géographiques. J'attire votre attention sur un livre anglais de David Levingston « The geographical experiment » (1993). Il dit : « L'expérience géographique, c'est unifier ».

La géographie est une science spéciale. On peut dire que c'est une science spatiale et de la carte. Si on regarde une carte, on voit qu'un code est employé. Il très important de développer la carte beaucoup plus qu'auparavant. Je retourne finalement à [Jean-François] Richard et à cette question de terminologie qui donne un caractère spécial et différent aux sciences. C'est ce parler non ordinaire qui distingue les sciences. Je fais à [Jean-François] Richard une critique sommaire. J'ai un problème et peut-être aussi les Anglais qui vont me lire, je l'espère, c'est que les exemples qu'il donne sont des phénomènes naturels de la géographie physique. J'envisage la possibilité d'un problème pour développer une terminologie, un langage pareil et précis pour les faits humains qui fréquemment ont beaucoup moins besoin de précision. C'est ce problème que je voudrais bien explorer : celui des relations entre les sciences physiques et les sciences humaines, dans le but d'avoir la possibilité d'unifier, en langue littéraire, bien sûr.

Je vois moins ce problème en France qu'en Angleterre, la question de la division entre les aspects physiques et humains de la géographie est très importante. C'est un problème que nous avons depuis le début de la géographie moderne, celui de l'unification des géographies. Maintenant, nous avons les ordinateurs, des méthodes beaucoup plus sophistiquées qu'autrefois et le plus important c'est de retourner à cette question de l'unification. Je crois qu'il est important, sur le plan international, d'avoir un mécanisme pour avoir un accord entre géographes. Il faut internationaliser l'interdisciplinarité, la terminologie et le langage.

18. Jean Vogt, Strasbourg -

Je voudrais parler de l'interdisciplinarité ou plutôt à la comparaison des disciplines en répondant en partie aux propos de [Geoffrey Parker]. Je m'exprimerais en tant que paysan du Danube, car je n'ai pas l'agilité qui inspire ces discussions. Donc cela sera terre à terre. J'ai eu le sentiment de voir réapparaître le complexe classique des disciplines molles par rapport aux disciplines dures ou mi dures ; c'est une impression. D'autre part, j'ai eu le sentiment qu'en filigrane, l'un ou l'autre orateur avait une hantise de la pseudo objectivité, mais j'ai peut-être tort. Or, de tels problèmes ne sont guère soulevés dans les disciplines mi dures (géologie, sismologie etc.). Je ne connais pas de discussions comparables à celles qui viennent de se dérouler, elles seraient même qualifiées, au sens péjoratif, de « littéraires ». Mais ces problèmes sont présents à chaque pas dans les disciplines dures ou mi dures [...].

Je voudrais simplement donner quelques exemples. Dans les disciplines mi dures, les cartes géologiques sont loin d'être objectives. Ce sont des choix subjectifs qui président à la conception des cartes géologiques. On trouve des « trucs », je dis bien des « trucs », pour cacher certaines ignorances. Les cartes des séismes posent exactement les mêmes problèmes. Si vous demandez à trois sismologues de représenter les caractéristiques, l'enregistrement des faits et, bien entendu, encore plus l'interprétation des faits, vous aurez trois cartes différentes. [...] Cela conduit presque à une espèce de nihilisme. Je voudrais rassurer les personnes présentes, qui éprouveraient des complexes par rapport aux disciplines mi dures, [en leur disant] qu'il y a autant ou si non plus de problèmes dans ces disciplines là. Simplement ces problèmes ne sont pas perçus, ne sont pas posés ou sont escamotés. Dans le même état d'esprit, je rassure souvent les historiens inquiets qui s'interrogent au sujet de leurs travaux et de leurs méthodes. Il faut relativiser les choses. C'est en réponse au débat couple géographie histoire, géographie géologie etc.

19. Jean-Paul Ferrier, Aix en Provence -

Je suis heureux de parler après cette intervention qui je pense bénéficie d'une aura d'autorité suffisante pour nous rassurer tous. Je pense que l'on vous écoute avec soin et que l'on vous suit peut-être plus facilement que d'autres qui diraient la même chose. On est donc dans un statut de réflexion très sérieux, très performant et qui fait face de manière aussi intelligente qu'on est capable de le faire à des questions sérieuses.

Je pense que si l'on peut travailler aussi fructueusement, c'est qu'on partage tous l'idée que les textes scientifiques, y compris lorsqu'ils ont la particularité d'être des textes verbaux conceptuels plus ou moins formalisés et des textes iconiques, [peuvent être] interprétés comme une mise en mouvement de nos deux cerveaux : le cerveau logique, du texte, de la linéarité, et le cerveau holiste, des formes, des ensembles. Il y a là une sorte d'inter-activité de nos deux cerveaux qui, paraît-il, est une garantie de productivité intellectuelle. Le fait que l'on produise des récits avec ces deux langages, en quelque sorte, est une situation reconnue par tous et qui nous lie. Nous savons que ce que nous produisons, ce sont des récits sur le monde. Nous savons aussi, depuis beaucoup moins de temps, que ces récits obéissent à des règles de construction qui peuvent être mis en évidence. Nous en avons eu des illustrations remarquables par nos jeunes collègues, qui ont montré comment ces discours été construits, ou comment on pouvait déconstruire les discours qui avaient existé auparavant. Il est évident que lorsque l'on est d'avantage maître de la façon dont on construit, on n'est plus maître d'avancer en faisant de bon discours.

On a eu aussi des perspectives, toujours sur cette question du discours, sur une voie qui nous attend et qui est aussi une reconnaissance de l'inévitable structuration de nos discours sur le monde. Si l'on considère que d'une certaine façon, les discours qui sont accumulés par les géographes ont une fonction de reflets, c'est qu'ils essaient de rendre compte [et] qu'ils ont peut-être à voir avec la disposition du monde. La notion d'hypertexte et les machines qui peuvent lui être associées, ont à la fois une dimension heuristique, certainement une dimension méthodologique, et annonce sans doute des produits que nous nous donnerons du mal à faire aussi bon que possible. On a, par rapport à la discursivité de notre travail, la production de nos discours, ces trois étapes reconnues entre nous. Cela me paraît très important.

La seconde chose que je voudrais dire, c'est à propos du terme de géographie ou du projet d'une science géographique. Les uns et les autres et Georges Nicolas très clairement dans l'intervention de tout à l'heure, ont montré que c'était certainement utile et vrai, ou suffisamment vrai, de considérer qu'il y a des géographies et des projets de connaissances géographiques différents. On peut avoir des projets communs, ou du moins des projets d'inter-textualité de dialogue entre ces géographies qui seraient fructueux. [...] .Mais ce qui me paraît important, cela a été dit ici ou là et notamment par Sylvia [Ostrowetski] et Nicole [Mathieu], il y a dans ce travail géographique - je me place là en tant qu'un certain professionnel qui essaie de travailler avec d'autres proches de cette discipline et d'autres sciences - il y a une conscience ou une pré-science de questions extrêmement fortes qui sont à l'horizon, qui sont inscrites dans la vision de notre travail. Non seulement on travaille, mais en quelque sorte, il serait sage d'avoir une capacité d'anticiper sur ce travail.

Je le dirais de la façon suivante en deux formules provisoires. Il y a, d'une part, cette idée que la question de

notre présence au monde est plus compliquée qu'on a l'air de penser. Ce n'est pas la société qui imprime, ce n'est pas du pur constructivisme, c'est quelque chose qui passe dans notre constitution d'humain. Si nous sommes humains, c'est qu'il y a eu apprentissage d'une spatialité, et cela a été très bien expliqué par Sylvia Ostrowetski. Cela veut dire que dans ce que nous faisons, il y a un enjeu anthropologique considérable. Or, je crois que l'on a pas vraiment pris conscience de cela de façon assez large. Dans la mesure où la géographie serait une science [prise en compte] dans le système éducatif, cette dimension culturelle, cette prise de conscience, [...] est très importante.

L'autre enjeu c'est que le monde qui nous entoure, nous appelle à faire attention à des questions qui ont été dites au début de l'intervention de Marie-Claire Robic. Cela a été dit également par les prospectivistes. Nous sommes concernés par des avènements du monde. Nous nous donnons comme fonction d'essayer d'expliquer. Donc, il y a une fonction anticipatoire, il faut répondre à des questions. Je crois que Nicole Mathieu a bien dit : les questions auxquelles il fallait faire face : à cette question de la matérialité du monde, à la question de la nature qui nous entoure, au fait qu'il y a de l'injustice spatiale d'une intensité extraordinaire. Il y a là des enjeux de connaissance de science au sens d'une science politique, qui voudrait se prononcer sur ce qui est souhaitable, et comme ce qui est juste devrait être souhaitable, il y a là un travail important. Une façon de partager ce que je dis là, c'est de concevoir que la géographie a fait face à la question de la localisation, à la disposition des objets dans les territoires, et que maintenant, elle fait face à une autre question. C'est que la disposition des objets c'est fait très massivement par nos sociétés, même si ce n'est pas bien fait, mais que cela rencontre une question qui, à mon avis, est à l'horizon de notre civilisation, c'est la question de l'habitation du monde. Cela a été dit par les uns et par les autres, c'est pratiquement le titre de Jacques Van Waerbeke : «Poétique des lieux de l'habité et problématique de la géographie ».

On est en train de comprendre, entre nous, que l'on ne va pas se contenter de parler de localisation, on ne va pas simplement de la « locational analysis » de la « spatial analysis », on fait quelque chose d'autre [en relation] avec l'habitation. J'ai tendance à appeler cela « l'analyse spatiale trois » pour évoquer quelque chose de neuf, alors qu'il y a « l'analyse spatiale deux » qui est postérieure à l'analyse que l'on a apprise quand on était étudiant et qui maintenant est enseignée partout et qui est liée aux méthodes quantitatives qui sont formidablement algorithmiques mais qui ne sont pas spatiales. Il y a une « analyse spatiale/spatiale » maintenant qui est pratiquée par nos plus jeunes collègues et qui est en plein développement. Il y a aussi sans doute quelque chose de plus qui est cette question de l'habitation du monde que je rattache à « l'habitation durable » du monde.

Tous les géographes sont porteurs d'un des trois grands concepts apparus dans cette modernité que les autres appellent « post modernité » et que j'appelle « modernité trois » : le concept de bio diversité, celui de développement durable, et il y a peut-être le concept d'habitation durable. Là se pose quelque chose qui, pour moi, s'appelle le contrat géographique. C'est-à-dire que s'il y a habitation durable, on ne va pas faire table rase. On va commencer par explorer tout un savoir, tout un sens commun formidable de l'habitation qui concerne la géographie. [...] . Ça c'est la question de la géographie. On a une sorte de géographie concernée par l'habitation, voir l'habitation durable. Cela ne veut pas dire que l'on ne va faire que cela, mais ça veut dire que l'on a aussi cela en horizon, et il faut comprendre ce que cela veut dire. C'est inséparable d'une stratégie par rapport à la question de la prospective, parce que dès que l'on regarde les choses, demain matin, on n'est plus dans la géographie telle qu'elle s'est faite très généralement. On sort ainsi de la querelle que certains de nos maîtres ont fait à d'autres maîtres, [par exemple] dans la façon dont on a traité [Jean] Tricart parce qu'il a essayé de faire une géographie active appliquée.

Une question personnelle enfin: est-ce que l'on doit être promoteur ou attaché à l'idée, même si c'est une idée fantasmagorique mais qui nous guide, d'une vision de la transdisciplinarité où se constituerait une science neuve ou alors un champ nouveau ? C'est pas du tout la même chose. Je suis du côté du champ nouveau, mais pas de la science neuve, si on doit employer le terme de transdisciplinarité, mais je ne suis pas sûr que cela soit de la transdisciplinarité. Je suis convaincu que pratiquement c'est de l'interdisciplinarité. Cela tombe bien parce que c'est la vocation de cet institut et c'est la vocation de l'IRI, et c'est aussi le mot que l'on a choisi en parlant des deux autres. Je crois qu'il y a un débat quelque part dans l'avenir de la dimension scientifique de la culture

sur « l'inter » ou le « trans ». Pour le dire en un mot, je pense que « l'inter » a un avantage, c'est que dans « l'inter », il y a un sujet face à un sujet, c'est-à-dire que dans « l'inter » il y a une relation entre des choses qui existent. Dans le « trans », cela passe à travers.

Or, ce qui m'intéresse, encore plus que ce qui passe, c'est qu'il y ait deux personnes face à face et peut-être même plus, qui se disent des choses et qui rentrent dans les règles qu'évoquaient notamment [Patrick] Seriot cette après-midi. Il y a là un débat et je voudrais bien que l'on en discute avec nos amis du groupe [Edgard] Morin et de toute cette mouvance. Je suis sûr que le mouvement qui consisterait à créer du nouveau avec ce « trans » n'est pas le meilleur service à rendre aux cultures contemporaine. Je suis un partisan de l'interdisciplinarité. Mais il faut en discuter.

20. Pierre Gonod, Paris -

Je voudrais profiter de l'intervention de Jean-Paul Ferrier, pour faire part d'un certain nombre de remarques. Ce qui m'a frappé, c'est que le comportement, particulièrement de certains jeunes géographes, est un comportement qui s'ouvre à la démarche prospective. Il fut un temps où Bloch Lainé en 1948, critiquait l'attitude universitaire, en déplorant qu'elle soit uniquement tournée vers la connaissance du passé et très peu ouverte sur l'avenir. C'est vrai que pour préparer l'avenir, il faut assimiler le présent et le passé, mais dans la courte expérience que j'ai eu d'enseignement sur ces thèmes à Grenoble, je peux vous certifier une chose, c'est l'incroyable force de mobilisation que crée auprès des jeunes [la possibilité] de relier la réflexion sur l'avenir collectif avec la question que nous nous sommes tous posé à vingt ans : « qu'est-ce que je fais de ma vie ? ». Cette fusion a entraîné une implication jugée par le corps professionnel de Grenoble vraiment exceptionnelle. Ils m'ont demandé, quand je suis parti, de faire un plan de réforme de l'enseignement de l'économie politique, ce que j'ai fait, mais ceci n'est pas mon propos d'aujourd'hui.

Je voudrais donc revenir sur la question des échanges entre prospective et géographie. J'étais venu ici avec l'espoir de tirer des géographes des éléments que je puisse transposer dans la méthodologie prospective. Mon espoir n'a pas été déçu, car il y a eu beaucoup d'idées ; il faudra y réfléchir, prendre un peu de recul. Pour parler des signes TEGO présentés par [Georges] Nicolas, je vais essayer de voir ce que cela donne dans la mesure où cela permet d'avancer sur l'un des problèmes que l'on rencontre dans toute l'analyse systémique, c'est-à-dire le problème de l'intégration. S'il y a une forte logique dans ce domaine, et si on peut l'appliquer, je pense que cela serait un pas en avant. Mais ce que nous ont suggéré notamment la jeune équipe, autour des problèmes de l'hyper-texte et du multimédia, me convainc qu'il y a des choses qui sont en mouvement dans le domaine géographique et que ceci est absolument transposable. C'est le même problème que nous avons en matière de prospective. Pour arriver à créer des images qui permettent d'envisager, selon certaines hypothèses, la déformation des structures soit in-intentionnelle soit intentionnelle par suite de projet sociétaux. De ce point de vue là, je pense que cela pourrait être un objet de communication et en même temps un des facteurs pour l'amélioration du débat démocratique, dans la mesure où cette visualisation permettrait à tous citoyens, et évidemment aux décideurs, au corps politique, de pouvoir mieux apprécier l'insertion, le choix des politiques d'une part, et de pouvoir apprécier quelles en sont les conséquences. Je pense qu'il y a à travailler en commun dans ce domaine.

Mais ce n'est pas unilatéral. Je ne pense pas vous fournir des méthodes. Encore que la pratique de la conduite de certaines prospectives, je pense par exemple à certaines réalisations dans les régions et Midi-Pyrénées, va tout à fait dans le sens de certaines façons de travailler des géographes. Dans la mesure où il s'agit de provoquer des apprentissages communs, d'arriver à créer les conditions d'émergence de modèles intellectuels communs qui sont, à l'expérience, une des conditions, avec les conditions d'organisation, de l'interdisciplinarité. Mais il y a, au delà, [...] les expériences des prospectives régionales. En 1993 - 1994, il y a eu une grande agitation à la DATAR et un programme considérable de prospectives régionales qui a coûté très cher.

Malheureusement, une fois cette fièvre retombée, de nouveau l'organisation se met en sommeil et on n'a pas tiré toutes les implications qu'il pouvait y avoir. Personne ne s'est livré du reste à une analyse comparée et critique des résultats. Quant un démographe avait la direction d'une de ces prospectives, elle était très marquée

par le leadership exercé, et c'était à peu près la même chose dans tous les domaines. Je ne dis pas que cela n'a rien apporté, mais je dis que, dans une grande mesure, cela a été une prospective alibi, parce que les services des préfectures avaient dans leurs tiroirs tout un tas de projets et que c'était la période où ils préparaient les contrats de plan. Donc ce n'est pas une falsification dans le sens que vous avez évoqué pour les cartes, mais la partie novatrice a finalement été très faible par rapport à tout ce qui était engagé. Cela a été engagé sans aucune méthodologie, chacun pour soi dans toutes les directions. C'était donc un travail pas très sérieux et qui rompait avec les grandes traditions des années 1970 de la DATAR qui avaient procuré des méthodologies utilisables.

Je l'ai évoqué rapidement ce matin, [...] la question de la cohésion des systèmes des forces qui vont unir, et des forces qui vont désagréger un système [est un des] grands problèmes auxquels nous n'avons pas trouvé de solution. [...] nous avons essayé d'utiliser [pour résoudre ces problèmes en ce qui concerne les forces d'attraction et de désagrégation sur une région à travers la métropole parisienne ou lyonnaise] les chorèmes de Brunet. Sur les 28 chorèmes, il y en a 8 qui nous semblent d'une utilité dans l'exercice prospective, mais cela reste quand même d'une utilisation très limitée ne permettant pas de saisir tout ce qui est en mouvement et que nous aimerions analyser. Notamment, sur la problématique du territoire, qui est traitée par un seul chorème chez [Roger] Brunet, je transmettrais dans cette communication, à défaut d'une proposition de cahier des charges, ce que nous pensons indispensable de traiter pour correspondre aux besoins d'une prospective. Il y a sept thèmes, que je ne veux pas expliquer là, puisque je l'écrirai dans ce cahier des charges.

Je voudrais pour ma part conclure en disant que je considère comme une initiative excellente la création d'un nouveau groupe. Les moyens dont nous disposons avec l'informatique nous permettent maintenant d'assurer une continuité par rapport à des réunions épisodiques. On se rencontre, on s'aime bien, et puis la vie reprend le dessus et on s'oublie. Il y a une déperdition en lignes qui est considérable. Je me permets de vous signaler que nous allons prendre, sous l'égide du programme européen de modélisation de la complexité, l'initiative de faire un atelier dont j'ai proposé le titre : « Prospectives, sociétés et complexités » dans lequel l'objectif serait de voir, avec beaucoup de rigueur, les problèmes posés au cours de ces réunions sympathiques, mais dans lesquelles la complexité est une sorte d'ombrelle dans laquelle chacun met ce qu'il a envie de mettre. Reprendre le débat de fond sur l'interdisciplinarité, sur la transdisciplinarité, qu'est-ce que cela veut dire du point de vue théorique et du point de vue des pratiques ? [...] Ma suggestion, c'est d'avoir des participations croisées. Essayez, dans l'association que vous créez, qu'il n'y ait pas seulement le prospectiviste de service, mais aussi d'autres camarades du côté de la prospective qui participent. D'un autre côté, il serait souhaitable dans cette nouvelle formation qui peut se traduire par un nouveau groupe, qu'il y ait des géographes. Voilà le souhait que je me permets de formuler en vous remerciant de cette invitation.

21. Georges Nicolas, Lausanne -

Je dois vous dire qu'il faudra être patient. On va accéder au serveur de l'Université d'accord, mais il y a du travail à fournir pour y arriver et pour que cela fonctionne. Ne vous attendez pas, à votre rentrée chez vous, à ouvrir votre boîte aux lettres et trouver déjà un « mail » qui vous annonce que le nouveau groupe est constitué. Soyez patients s.v.p. Par contre, ce que j'aimerais, c'est peut-être faire un tour de table pour, en somme répondre à la question suivante : est-ce qu'il faut laisser chacun lancer sur le réseau ce dont il a envie, et après on verra comment cela se décante, ou bien faudrait-il déjà sélectionner un certain nombre de thèmes pour classer les interventions et les échanges ?

22. Marcelo Escolar, Buenos-Aires -

J'ai entendu ici qu'il y a des propositions et des perspectives qui caractérisent certains groupes d'âges. Je ne sais pas si je veux parler comme représentant d'un groupe d'âge ou comme représentant de ma situation institutionnelle. [Peut-être l'un ou l'autre], peut-être les deux. Si je parle comme représentant d'un groupe d'âge, j'ai une préoccupation [en ce qui concerne] : l'interdisciplinarité. Et contrairement à ce que l'on pourrait attendre, je vais parler de manière très conservatrice.

Pour qu'il existe interdisciplinarité, il doit y avoir « disciplinarité », cela est presque évident. Mais voyez-vous,

durant les différentes communications que j'ai entendues, il y avait deux registres discursifs parallèles chaque fois en contradiction. Un registre « disciplinaire » : qu'est-ce la géographie, à quoi cela sert ? Or, pour répondre à cette interrogation, je dois passer à l'histoire. Il me paraît évident que l'existence de la géographie tient au fait que chacun de nous, dans des différentes situations, existons institutionnellement. Ainsi, personne ne peut dire que la géographie n'existe pas. La géographie existe à partir du moment elle existe institutionnellement. [...] . Sur ce que la géographie fait et doit être, c'est une autre question, c'est une question de « caractéristique » disciplinaire. La discussion sur ce qui fait la géographie, ou sur le langage des géographes, qui se fonde sur des suppositions historiques, cela veut dire quoi ? Il y a des problèmes de la géographie qui ne dépendent pas de la géographie. Il y a des discours géographiques qui ne dépendent pas d'une dynamique posée en termes de discours dits géographiques. On parle comme si tout cela avait sa propre cohérence. Comme historien, j'ai des doutes sur cette cohérence.

Ma préoccupation, c'est que la « disciplinarité » géographique est en discussion. Cela doit être en discussion, sinon nous ne serions pas réalistes, dans le sens le plus simple du terme. Et si nous ne discutons pas, cela se discute de toute façon. Le problème, c'est de parler de l'interdisciplinarité dans un contexte intradisciplinaire. Il y a un mélange, c'est intéressant, mais en dehors de cela il y a des stratégies. Et c'est de cela que je veux parler un petit peu, comme pourrait en parler un ethnographe de la science. Toute réunion est une stratégie ou une stratégie croisée. Et c'est bon qu'elle existe, cette stratégie. Elle existe aussi dans le passé et dans le présent. Si la stratégie, c'est de construire un espace institutionnel en relation avec une certaine façon de penser la géographie et en relation avec certains problèmes posés dans le cadre de la tradition géographique contemporaine, je suis d'accord!

Mais ce que je pense qu'il est impossible de faire, c'est justement de parler de manière générale. On peut essayer parler ici d'un langage de la géographie ou d'un système de signes de la géographie. C'est un sujet sur lequel je discute depuis longtemps avec [Georges] Nicolas. Mais cela ne dit rien sur les caractéristiques générales d'une méthodologie particulière ou d'un système de signes. Je crois qu'il y a une différence fondamentale. Si on ne prend pas ces différences au sérieux, on va perdre le plus intéressant. Pour moi, le plus important, c'est la diversité de toutes les communications individuelles et ce qui s'y exprime c'est justement qu'il n'y a pas de « disciplinarité ». En dehors de cela on ne peut pas parler d'interdisciplinarité. Il y a des problèmes « disciplinaires » de la géographie qui sont discutés en dehors de la géographie, de la géographie institutionnelle dans sa propre histoire. Il y a des problèmes que l'on appelle géographiques et qui ne sont pas géographiques. Ce qui existe ce sont des problèmes en dehors des géographes et que les géographes vont s'approprier. Dès lors, je ne comprend pas comment on peut parler d'interdisciplinarité si, pour parler de géographie on a des difficultés terribles sur le plan cognitif et historique.

Si cela est vrai, nous faisons une confusion entre « disciplinarité » du point de vue cognitif et « disciplinarité » du point de vue institutionnel. Et si on fait cette confusion, il est impossible de parler sérieusement d'interdisciplinarité. On va créer des normes sur certains problèmes, sur certains thèmes, et on ne pourra pas généraliser. Je crois que l'on va se tromper. C'est mon opinion générale sur cet aspect particulier. Je viens de répondre sur ce qu'a dit notre collègue prospectiviste avant moi.

23. Georges Nicolas, Lausanne -

[Les géographes d'Amérique du sud ont vécu des expériences qui n'étaient pas faciles à vivre et à penser, étant donné que certains d'entre eux] étaient directement impliqués [pour et contre] des régimes politiques [dictatoriaux sanguinaires]. Ce qui a fait que je n'y ai pas mis les pieds pendant un certain temps. Je choisissais les pays où j'allais, car je ne voulais pas donner ma caution à certains régimes politiques. Ceci étant, il y a un paradoxe dans le fait de lier la validité scientifique à la validité politique à travers le cadre institutionnel. [...] . Encore une fois, que cela nous fasse plaisir ou pas, il faut bien se rendre compte, du moins c'est mon opinion, que la validité scientifique n'est pas fonction de prises de positions politiques. Je sais très bien que mon ami Jean-Paul Ferrier parle, par exemple, de la nécessité du « test démocratique » ; c'est un des tests qu'il utilise quand il veut savoir quelle est la validité d'un discours géographique. Moi, je dirais plus modestement que c'est un « test politique », et pas un test démocratique, parce que le fait de parler de démocratie implique qu'il

ait un lien nécessaire entre la démocratie et une activité scientifique valide.

Evidemment, ce n'est pas après ce que j'ai raconté au début de cette séance que je vais nier les rapports entre la constitution du discours scientifique, le mode de construction de la communication entre géographes, et les institutions. Ceci étant, je ne pense pas que la réflexion qui privilégie l'abord des aspects institutionnels d'une activité scientifique, soit la meilleure approche pour définir cette activité scientifique. [Il y a une contradiction entre dire que nous devons mener une réflexion épistémologique en partant de la diversité si nous ne postulons pas qu'il existe quelque chose de commun sous cette diversité. Or ce soubassement commun n'est pas institutionnel, étant donné la diversité des situations des géographes : enseignement, recherche, « professionnalité » etc.]. L'inter-géographicité, si vous me permettez ce néologisme, est fonction de l'existence de la multiplicité des géographies. Je ne crois pas que c'est parce que nous nous sentons relativement bien ici, que nous menons une politique de communication satisfaisante entre nous, que cela sera satisfaisant pour l'ensemble des géographes. Je crois qu'il est plus intéressant d'essayer de voir comment on peut établir des relations avec les géographes qui ne sont pas là, plutôt que d'essayer de définir une sorte de normalité de la communication entre nous.